

LITTÉRATURE



Une escalade de souvenirs : *Stephan Enter*

Le roman choral, forme littéraire prisée par les écrivains contemporains, joue sur l'éclatement du récit, favorisé par la pluralité des narrateurs, et permet ainsi de croiser les impressions, les jugements, l'espace, le temps... au risque de la dispersion. Cet écueil est remarquablement évité par l'auteur néerlandais Stephan Enter (° 1973): son roman *Prises* - le premier traduit en français - allie élégance formelle et questionnements existentiels, autour d'une intrigue apparemment simple, mais complexe dès lors qu'elle est appréhendée par les protagonistes; ceux-ci vivent des retrouvailles imprégnées de souvenirs incertains, partiels, «comme le regard qu'on jette dans un miroir brisé - avec des éclats coupants et des zones aveugles».

79

Quel rapport entretenons-nous avec le passé? L'interrogation résonne aux tréfonds de la mémoire de ces trois amis qui se retrouvent après une vingtaine d'années. Y a-t-il eu seulement «amitié», au-delà des circonstances qui les ont conduits dans les Lofoten, ces montagnes insulaires de Norvège, baignées d'une lumière bleutée et tendre, serties par le mélancolique soleil de minuit? Pourquoi dès lors honorer cette promesse - faite du bout des lèvres du cœur - de se retrouver le jour où Martin aura acheté une maison au bord de la mer? Ils sont tous les trois en route vers Swansea. Le paysage ne semble jamais s'animer; le mouvement est plus intime, vital, du présent au passé, des contingences extérieures à la fébrilité intérieure. Ils arrivent de Bruxelles, des Pays-Bas et du Japon, mais leur véritable parcours commence dans les îles norvégiennes pour s'achever en bordure d'une large baie sablonneuse du Pays de Galles. Leur ascension des Lofoten a laissé une trace indélébile, une souffrance cachée, comme un stigmaté en attente d'une pacification

définitive; il reste une chute à expliquer, une reconnaissance à conquérir, un amour à réparer. Paralysés dans leurs souvenirs fragmentés, ils se débattent pour trouver une ouverture qui leur permette de vivre et d'être heureux, comme autrefois, lorsqu'ils étaient au sommet de leurs randonnées et de leur jeunesse, et qu'ils espéraient alors l'immortalité. Paul veut y croire encore, tel un adolescent indécis dont l'idéal désincarné ne conçoit pas le moindre changement; sa montre à jamais brisée récuse vainement le temps qui passe. Vincent a une conscience aiguë de l'évolution, manifestée par l'échec de sa propre vie, mais refuse de sombrer définitivement en s'agrippant à l'illusoire paroi de bribes rémanentes (une carte abîmée, vestige d'un espace disparu), qui s'effritent peu à peu, inexorablement. Martin regarde la vie avec objectivité: sa mécompréhension du passé l'incite à vivre rationnellement, scientifiquement, le jour qui vient, incarné par sa fille de six ans qui réconcilie l'espace et le temps.

Paul rêve d'amour et hésite; Vincent en ignore tout et subit; Martin s'y essaye, le choisit, sans savoir comment le vivre. Paul est celui qui a vu, désormais prisonnier d'un passé incertain; Vincent est celui qui sait, rêvant d'un avenir planifié qui lui échappe toujours; Martin est celui qui vit, habitant un présent raisonnable, taillé à sa mesure. Paul

embellit le réel jusqu'à ne plus savoir décider; Vincent le flétrit jusqu'à ne plus rien désirer; Martin l'analyse jusqu'à ne plus rien ressentir. Paul est handicapé de l'intelligence, Vincent de la volonté, Martin du cœur. Leur parole tâtonne tout au long du roman, à mesure que leurs voix s'élèvent. C'est qu'aucun des trois ne sait véritablement ce qu'il cherche...

Le talent de Stephan Enter s'exprime en ses choix narratifs: il manque une voix, une seule, celle qui sait, qui pourrait tout expliquer, contredire ou confirmer. Il manque la femme, Lotte, autour de laquelle les souvenirs jaillissent spontanément, tournoient, se cristallisent et meurent, faute de cette lumière qui inonde les paysages traversés et pénètre la mémoire. Lotte, dont le prénom à connotation germanique évoque la force et la vigueur, est semblable à ce poisson de Tchekhov que tous guettent, cherchent à attraper, pour finalement échouer, après une brève réussite apparente.

Lotte semble être la seule à avoir mis le poids de son existence en un acte de liberté qui confond ses interlocuteurs, au risque d'une perplexité inexpliquée. Le temps s'est arrêté le jour où elle est tombée dans la crevasse, instant de mort et de résurrection; elle seule a la pleine maîtrise de cet événement qui changea l'existence de ses trois amis. Le mystère se dérobe sous les yeux du lecteur



Les Lofoten (Norvège).

qui suit les circonvolutions de ces derniers, vivant de souvenirs qui sont à la littérature ce que la ruine est à la peinture, entre nostalgie romantique et délabrement réel, jusqu'à l'irréparable chute.

Pierre Monastier

STEPHAN ENTER, *Prises* (titre original : *Grip*), traduit du néerlandais par Annie Kroon, Actes Sud, Arles, 2015, 240 p. (ISBN 978 2 330 04874 7).

Voir *Septentrion*, LXII, n° 1, 2013, pp. 59-64.